



LE FEUILLETON

TIPHAINE SAMOYAULT

## Affinités sélectives



ÉLODIE BOUÉDEC

LA RENCONTRE ENTRE LA POÉSIE LETTRÉE ET LE SELFIE peut paraître aussi incongrue que celle d'un parapluie et d'une machine à coudre sur une table de dissection. Les 5 millions de selfies postés chaque jour dans le monde sur les médias sociaux forment un corpus d'images inépuisable qui ne fait que s'autoalimenter : à l'opposé, donc, des modes de diffusion de la poésie contemporaine. Pourtant, ce que cherche à capter le selfie – au-delà du moi qu'il met en scène –, une circonstance, un moment minimal de vie, une apparition, une présence-absence, est aussi ce dont s'occupe la poésie. Anne Portugal propose de faire du selfie une forme de poème, avec son rythme et ses règles typographiques propres : entouré d'une bordure, sans majuscule ni ponctuation, le selfie est un poème à la fois libre et cadré.

Pour se démarquer de la pratique médiatique et visuelle, Anne Portugal intitule son recueil *s&lfies*, remplaçant la voyelle par ce logogramme que l'on appelle joliment une esperluette, utilisée par l'écriture médiévale et qui signifie en occitan « c'est pour le et » – aujourd'hui plus répandue en anglais (où elle a pour nom *ampersand*) qu'en français. Plus qu'un signe de distinction, l'esperluette renvoie ici à la compagnie : le sujet se

met en scène avec d'autres et célèbre un moment d'amitié. Plusieurs « *selfie[s] de groupe* », dont un à Belle-Ile, font se rapprocher les corps au risque de les faire déborder, de ne pas tous les contenir (« *le réel est étroit* »). Un « *selfie devant l'étang* » laisse apparaître des intrus dans le cadre, un « *selfie de train* » interpose une vitre dans le poème et rassemble, en un cliché, la tristesse des séparations (« *si tu pars* »). Nombre des cinquante-quatre selfies présentés ici convoquent le prénom de l'ami ou de l'amie inclus dans l'autoportrait : « *mon selfie avec lili* », « *série pierre* », « *avec michael dans un jardin anglais* », « *mon selfie avec rosmarie* », « *aux niagara falls avec olivier* ». L'absence de lettres capitales place les êtres, les choses, les qualités sensibles et les lieux sur un continuum graphique et affectif, les égalise. Chacune de ces vignettes est la captation d'un instant qui relie deux ou plusieurs personnes et un lieu particulier. Il est la fixation banale d'un moment amical, un petit souvenir.

Anne Portugal rattache la forme poétique des selfies à la longue tradition des poèmes de circonstance, où la poésie est inscrite dans tous les cercles de la sociabilité, ceux de la vie publique comme ceux de la vie privée. Le poème est lié à une commande, suscité par un événement – mariage, célébration, deuil, anni-

versaire –, censé donner une forme et une mémoire au moment. Cette tradition a donné naissance à de très nombreux genres – l'épithalame célébrant le mariage, la consolation, l'éloge, le tombeau –, qui, bien que frappés de suspicion par le lyrisme impersonnel du romantisme, ne demandent toujours qu'à être renouvelés : qu'on pense au magnifique *Poème lu au mariage d'André Salmon*, d'Apollinaire, auquel font signe les quelques selfies d'Anne Portugal précisément intitulés « *épithalame* ». Mais la poésie de circonstance n'est pas seulement mondaine. Elle s'adosse à la réalité au point qu'elle a pu devenir, sous la plume d'Éluard, synonyme de poésie engagée avant et pendant la seconde guerre mondiale. Attachée au réel comme la ventouse de la perche à selfie sur le téléphone portable, la poésie de circonstance est aussi le témoignage d'un temps marqué par l'événement, petit ou grand.

L'attachement est ainsi le vrai thème de *s&lfies*. La façon dont le sujet vient se glisser dans le cadre, dont les yeux des unes se glissent tout près des yeux des autres, exprime le bonheur d'un rapprochement fugace, d'une complicité légère, égale, qu'aucune dépendance ne vient alourdir. Les poèmes-selfies sont accompagnés, sur la page de gauche du livre, d'un dizain en italique qui précise de façon presque abstraite les positions, la prise de vue, les bougés et les tremblés des photographies, « *et l'empressement/ et le déroulé/ de leurs circonstances* ». Ils commentent parfois la difficulté de faire des selfies, de s'imposer dans le champ, par volonté ou par effraction. Ces poèmes sont eux aussi suspendus et libres, on y entre comme on veut par un mot, par une suggestion (« *dire encore l'air* », « *à quoi penses-tu* », « *en autant de parcelles* », « *le sens de la devinette* »), par un lien ponctuel, qui n'oblige à rien. De l'air de dire : ceci est à peine un poème, c'est un

Anne Portugal rattache la forme poétique des « selfies » à la longue tradition des poèmes de circonstance, où la poésie est inscrite dans tous les cercles de la sociabilité

poème minimal, qui entre de façon impromptue dans vos vies en réseau, qui forme, par multiplication et nombre, le réseau de nos vies.

*s&lfies* est un livre sur l'amitié en poésie, qui cherche à dire non pas toute l'amitié, ce qu'il y aurait en elle de solide et de durable, mais ce qui reste de léger et de passant dans ses moments et dans son mouvement. Il fait penser à tout ce qui ne se fixe pas dans ce qui est fait pour fixer : l'écrit, la photographie. Les selfies sont si intensément présents qu'ils sont voués à disparaître. Que la poésie, qui a beaucoup traité d'impermanence, prenne en charge la sienne propre est particulièrement émouvant. ■

S&LFIES, d'Anne Portugal, P.O.L., 128 p., 17 €, numérique 12 €.



FIGURES LIBRES

ROGER-POL DROIT

## Quand le souvenir grandit avec le temps

IL SE POURRAIT QUE NOTRE CONCEPTION DU SOUVENIR SOIT INCOMPLETE, donc insuffisante. Le plus souvent nous croyons qu'il doit s'étioler, inéluctablement, à mesure que passe le temps. L'image d'un moment ancien deviendrait de plus en plus pâle, de moins en moins vive. Elle serait bientôt corrodée par l'incertitude, avant de s'évaporer dans l'oubli.

PHILOSOPHIE DU SOUVENIR. LE TEMPS ET SON DOUBLE.

venir finit par être bien plus riche que l'instant autrefois présent.

Pour rendre compte de cette étrange possibilité, il faut revisiter l'inépuisable question du temps et les conceptions divergentes qu'elle a suscitées dans l'histoire de la pensée philosophique. C'est à cette tâche de fond que s'attache la philosophie.

en effet, en les réorganisant, quelques configurations historiques majeures des relations entre temps et monde, vie et action.

En commençant par l'antique conception gnostique. Celle-ci juge le cosmos radicalement mauvais, hideux, irrémédiablement en crise. Pareil pessimisme ne laisse aucune vraie place au souvenir, ni même au temps. Parce que la ruine complète du monde, en fait, a déjà eu lieu. Comme il est impossible de discerner ce qu'il y avait avant cette chute, la mémoire n'a rien de positif à quoi s'accrocher. L'immersion dans le malheur est sans espoir ni lendemain. Le monde n'est pas à contempler ou à transformer, mais seulement à fuir.

Cette vision profondément nihiliste n'est pas une vieille lune des siècles lointains. Revenue en force dans le monde moderne, elle a été

dans le *Timée*. Celle des juifs, qui organisent la vie ritualisée du souvenir, sa répétition, son ouverture à un avenir imprévisible, qui se construit avec le temps.

Riche et dense, la méditation d'Avishag Zafrani conduit à repenser les caractéristiques du temps. L'éternité ne serait plus hors du temps, comme une neutralisation de la durée, plutôt un « *dédoublement de la réalité qui mûrit et attend d'être saisie* ». Le présent ne serait plus finitude et achèvement, mais possibilité de recommencement. L'image elle-même ne serait plus immobile, mais, comme l'a révélé le cinéma, habitée par le rythme et la temporalité.

La réflexion est originale et bien charpentée, mais le texte beaucoup trop référencé. De Lévi-Strauss à Benjamin, de Schopenhauer à Monet ou à Matisse, de Nietzsche à Merleau-Ponty, de



LES YEUX DANS LES POCHES

FRANÇOIS ANGLIER

LE CHRONIQUEUR, son nom le dit assez, n'est pas une affaire qu'au temps, au secret de sa durée intime, aux fracas des intensités historiques ou au petit flux des jours. Un univers temporel qu'il tamise pour en isoler les pépites événementielles ou délimiter les tourbillons intérieurs. Placés sous l'invocation du *Besoin des choses*, les trente textes qu'entre 1907 et 1943 publie Charles-Ferdinand Ramuz (1878-1947) dans la presse helvétique (*Journal de Genève*, *Gazette de Lausanne*, ou l'hebdomadaire *Aujourd'hui*, pour l'essentiel) en forment une exceptionnelle vigie historique.

Retranché dans son nid-de-pie suisse, un homme préservé, encoconné dans sa neutralité, qu'il juge avec sévérité (« *le pays au milieu de tout, mais en même temps en dehors de tout* »), il est amené, par sa scrutation de la

réalité, à une vision que son calme méthodique rend encore plus implacable. Au fil des chroniques parues durant le premier conflit mondial comparait l'homme moderne, à la vie « *faite de trous cousus à des trous* », une créature issue de la guerre (« *l'homme collectif innombrable* »), irresponsable et auto-suffisant, otage d'une so-

ciété où prévaut la « *mêlée universelle d'abstractions* » d'une langue devenue artificielle. Le Ramuz des années 1930 cible ensuite la science comme agent pathogène, une science bien incapable, à l'instar de la machine, d'assouvir son besoin de vérité. Ramuz, parfois, serre le cadre sur un unique objet qui emblématise sa vision, telle la ville de Lausanne et son urbanisation aberrante ou l'or, « *matière-signe* » dont il livre une analyse puissante. Le déclenchement de la seconde guerre mondiale le conduit à réaffirmer sa foi dans les échanges fructueux et respectueux entre l'homme et la richesse immanente du monde. Aux parages d'un Jünger ou d'un Bernanos, le credo d'un humaniste intransigeant.

DURANT L'ENTRE-DEUX-GUERRES, c'est une tout autre discipline et une tout autre scénographie intellectuelle que se soumet Fernando Pessoa (1888-1935). Le second volume des textes (chroniques, commentaires) qu'il publia sous son patronyme (et non sous celui de l'un de ses multiples hétéronymes)



FERNANDO PESSOA  
Comment les autres nous voient

figures fictives qui ornent leurs œuvres et leurs esthétiques (propre) nous l'ont montré, fort d'un darwinisme intellectuel à la morgue cinglante, d'une mélancolie redoutable et d'un humour acéré, zigzaguant d'un sujet l'autre. On passe d'une profession de foi messianique dans la vocation universelle du Por-

tugal (et d'une satire du provincialisme) à un manuel de correspondance commerciale d'une méditation spleenétique à une évocation du fado, de l'écrivain et occultiste britannique Aleister Crowley à la crise politique nationale. Minutieusement annoté par ses éditeurs, cet ensemble d'apparence disparate livre en réalité une vision du monde d'une totale cohérence, où l'angoisse de la vacuité universelle s'affronte à un nécessaire aristocratisme intérieur.

EXPRESSION DU SACRÉ POUR RAMUZ, « *vérité vivante* » pour Pessoa, la poésie est une chose trop sérieuse pour être laissée aux spécialistes.

La poésie à vivre



► *Le Besoin des choses et autres chroniques*, de Charles-Ferdinand Ramuz, introduction de Daniel Maggetti et Stéphane Pétermann, Zoé, « Poche », 288 p., 11,50 €.